

Francis Marcoin

« Où allons nous ? » Quand Hector Malot répond à une enquête de Jules Huret

Le journaliste Jules Huret est aujourd'hui connu pour l'enquête sur l'évolution littéraire qu'il conduisit dans *l'Écho de Paris*, du 3 mars au 5 juillet 1891 et qui réunit soixante-quatre « conversations » avec des écrivains. Elle eut un énorme retentissement, et dans l'avant-propos du livre qui en fut immédiatement tiré¹, Huret souligne que le public, « friand de toutes les cuisines, s'était immiscé de lui-même dans les querelles intestines de l'art, s'en faisant le juge avec une autorité que lui donne l'habitude des ordinaires potins ». Le prétexte de cette enquête lui avait été donné par la parution de deux ouvrages, *Le Jardin de Bérénice* de Maurice Barrès² et *Le Pèlerin passionné* de Jean Moréas³, le premier « complaisamment accueilli des Psychologues », le second « réclamé, dans tous les sens du mot, par les Symbolistes-Décadents ». Deux occasions pour la jeunesse littéraire « de se faire jour dans la vie aux dépens des maîtres et des anciens ». Ce qui intéressait Huret, c'était donc notamment le combat entre les Naturalistes du groupe de Médan et les Symbolistes, combat qu'il met en scène en tant que « reporter-impresario », se disant du reste, non sans mauvaise foi, lassé de tant de férocité et de manque d'idées sérieuses.

Cette mise en scène, comme en témoigne le terme « évolution », il la place implicitement sous le signe d'un darwinisme qui fait alors l'objet d'âpres débats et qui est souvent réduit à un principe, celui de la lutte pour la vie. Le questionnaire est éloquent : « Quel est ce mouvement ? Dans quel sens

¹ *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891. Jules Huret dédie l'ouvrage à Valentin Simond, directeur de *l'Écho de Paris*, « dont la libérale autorité m'encouragea en cette tentative de reportage expérimental ».

² Cette œuvre parue chez Perrin en 1891 conclut une trilogie, *Le Culte du Moi*. Elle est le témoignage d'une génération âgée de vingt ans à l'époque de Sedan et de la chute du Second Empire, et qui reste prise entre le choc de cette catastrophe et l'esprit de revanche et de régénération.

³ Ce recueil poétique paru chez Vanier en cette année 1891 est précédé d'une préface au style mallarméen : « Rechercher, en cet ouvrage, une Idée se voulant son but à elle-même, un Sentiment répercuté dans son sens immédiat, c'est mésestimer de l'Art en sa totalité, et du mien-ci en son essence. Car, celui-là seul se pourra dire légitimement éjoui de mes poèmes, qui aura su scruter en quelle manière une Sentimentale Idéologie et des Plasticités Musiciennes s'y vivifient d'une action simultanée.

s'exerce-t-il ? Sommes-nous à l'instant d'une lutte suprême où il doit y avoir des vainqueurs et des vaincus ? » La bataille entre les Naturalistes et les Symbolistes n'est pas loin d'être vue comme la guerre entre la France et l'Allemagne. Au premier à être interrogé, Anatole France, Huret pose d'abord la question : le Naturalisme est-il malade ? Ce qui permet au « maître critique » de répondre : « Il me paraît de toute évidence qu'il est mort »⁴.

Malot ne semble pas avoir été retenu parmi les combattants appelés à livrer leur avis. Il aurait eu pourtant certains titres à l'être, puisque d'abord proclamé naturaliste par Zola avant d'être déchu de cet ordre. De même, il aurait sans doute été intéressé par la nouvelle enquête, désormais pour le compte du *Figaro*, conduite dès l'année suivante par un reporter moins déçu qu'il ne le prétend, une enquête sur la question sociale en Europe⁵, suscitée par les événements de Fourmies, survenus le 1^{er} mai 1891 : la troupe avait tiré sur la foule lors d'une manifestation pacifique en faveur de la journée de huit heures. Cette fois-ci, Huret effectue réellement un travail de reporter et sillonne l'Europe pour rencontrer des personnalités d'obédience diverse. La question posée est celle du socialisme, envisagé également dans une perspective évolutionniste qui le rend presque inévitable à plus ou moins long terme. Ici encore c'est une bataille, et la parole est donnée à l'ouvrier comme au contremaître et au maître de forge. Ce sont aussi des développements sur la rue des Longues-Haies à Roubaix ou sur le Familistère de Guise, auquel Malot fera référence dans *En famille*.

En septembre et octobre 1898, il s'agit d'une « petite enquête », également publiée dans *Le Figaro*, sur une vaste question : « Où allons-nous ? ». Jules Huret affectionne cette expression de « petite enquête », et au début de cette même année il en a déjà mené une sur l'Opéra-comique. Le 23 septembre, il ouvre cette nouvelle série pour laquelle il dit s'être adressé à l'élite de nos plus célèbres contemporains, s'informant auprès d'eux « de ce qu'est la Vie, et des évolutions prochaines qu'elle peut manifester ». On le voit, la question de l'évolution reste la préoccupation majeure, au travers d'un conflit, ici « les polémiques du dernier hiver sur l'invasion de l'art étranger en France, sur l'esprit français, sur le goût et le non-goût colonisateur des Français, etc. ». En corollaire, se lit aussi l'obsession de la décadence, un motif insistant de cette fin-de-siècle.

Là, il ne s'agit plus, comme on le voit, du rêve individuel de nos écrivains et penseurs à vingt ans, mais plutôt de l'expérience qu'ils ont pu faire de la vie intellectuelle et morale en France, et aussi des pressentiments de ce qu'elle sera dans le plus prochain avenir.

⁴ Jules Huret, « Enquête sur l'évolution littéraire », *l'Écho de Paris*, 3 mars 1891.

⁵ Jules Huret, « La question sociale », *le Figaro*, 11 août 1892.

Voici le texte de ce questionnaire :

Où allons-nous ?

Quelles sont, à l'heure actuelle, les opinions et les préoccupations d'ordre moral et d'ordre pratique, de la jeune génération (des hommes de 30 à 40 ans, des femmes de 25 à 35 ans) ? En politique : Est-on pour ou contre la République, pour ou contre le développement démocratique ? Croit-on aux chances d'un retour monarchique ou à la menace d'une dictature ? Les désire-t-on avec toutes leurs conséquences ? Souhaite-t-on la guerre ou la paix ?

En art et en littérature : Une réaction se prépare-t-elle en faveur de la littérature et de l'art français, bien français, conformes au véritable génie national, et cette réaction est-elle désirable ? Parallèlement, le préraphaélisme, l'ibsenisme et le wagnérisme sont-ils en croissance ou en décroissance ? D'une façon générale, est-on pour la littérature qui s'inspire de la vérité ou pour l'art et la littérature qui travestissent la vie ?

Sur les mœurs et les idées courantes : Le mariage n'est-il pas en défaveur ? Pourquoi ? D'où vient le changement de mœurs des jeunes ménages, faisant la fête, vivant comme des ménages irréguliers, se mêlant sans révolte au monde douteux, en proie au snobisme et au cyclisme ? L'instruction et l'éducation données aux enfants sont-elles en progrès sur celles d'autrefois ? Croit-on au goût colonisateur des Français ? Ou serait-ce l'éducation qu'ils reçoivent qui paralyse leur initiative ? Les idées religieuses sont-elles en progrès ou en péril ?

En résumé, sommes-nous réellement en décadence, ou traversons-nous une crise momentanée dont notre bon sens et notre ressort nous tireront si nous savons pratiquer le « Aide-toi, le ciel t'aidera » ?

Ce questionnaire a donc été adressé à une « élite » de philosophes, d'écrivains, de sociologues, dont les réponses se présentent comme des essais en forme de lettre. La première est celle d'Alfred Fouillée, de l'Institut, très prudente et se gardant d'affirmations péremptoires. Le 25, c'est une série de réponses assez brèves, de M. Albert Vandal, de l'Académie française, de Léon Daudet, de Mme Juliette Adam. Le 26, c'est Albert Séailles, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne ; le 27, Gustave Larroumet, maître de conférences à la Sorbonne, et Jules Claretie ; le 28, Georges Ohnet. Et donc Hector Malot, le 29 septembre, suivi le 30 du pasteur Wagner, puis de Francisque Sarcey, du Dr Max Nordeau, de Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, J.-F. Raffaelli, Gabriel Tarde.

Hector Malot figure ainsi dans une compagnie assez prestigieuse où se retrouve également Georges Ohnet, auquel on l'a tantôt associé en raison de leur grande popularité, tantôt opposé de manière quelquefois arbitraire. Assez intelligemment, Ohnet récusé l'expression « bien français » en arguant que le génie français est fait d'adaptation. Inversement, il voit dans la classe riche la restauration des mœurs effrontées du XVIIIe siècle avec l'éclosion d'une littérature pornographique, mais aussi, - observation beaucoup plus saugrenue -, l'apparition de la bicyclette, qui donne l'habitude aux femmes de montrer en public leurs mollets, leurs cuisses et le reste. L'éducation laïque a, dans cette

faillite des mœurs, une part de responsabilité formidable.

La réponse de Malot, qui semble aussi une réplique à celle d'Ohnet, - qu'il n'avait pas lue au moment de l'écrire -, est sans doute la plus minutieuse et prend l'allure d'un programme politique. Nombre de points font écho à des préoccupations qu'il a eu l'occasion d'exposer dans ses articles comme dans ses romans. Il élargit la perspective tout en s'appuyant sur ce qu'il a vu, fidèle à sa méthode journalistique. La question de la décadence ne doit pas se résoudre entre les murs d'un cabinet de travail, il faut regarder autour de soi et comparer. Voici le texte de cette très longue réponse où Malot se pose non pas en philosophe ou en penseur, mais bien plutôt en homme politique dont la réflexion se veut pragmatique :

Hector Malot

Sommes-nous réellement en décadence ?

Cette question, troublante par le fait seul qu'elle peut être sérieusement posée, ne doit pas se résoudre entre les murs d'un cabinet de travail, et avant même de l'envisager il faut regarder autour de soi ; voir ce qu'on est soi-même, aussi bien que ce que sont les autres ; comparer alors seulement peut-on risquer des conclusions indépendantes dont on juge d'autant mieux l'insuffisance qu'on est descendu plus au fond, et cela dans l'ordre moral comme dans l'ordre pratique.

Commençons par la pratique. L'Agriculture, le Commerce, l'Industrie. Un jour de juin ou de juillet vous allez de Paris à Londres et en traversant les plaines vertes du Sussex ou du Kent, vous admirez les quelques champs de blé qui défilent de chaque côté du tram tous les épis sont de même taille, pleins, lourds, à maille serrée, la tige est forte et raide, pas une mauvaise herbe, pas même une fleur, c'est le triomphe de la culture industrielle fit, du travail mécanique ! Alors vous vous dites que nous n'en avons pas de pareil en France, et vous concluez que cette perfection est due autant aux qualités du sol anglais qu'à celles du cultivateur anglo-saxon. Cependant le hasard, un autre jour de la même saison, vous fait traverser le Cambrésis, je prends en France une contrée située à peu près dans les mêmes conditions que le Kent, pour la nature du sol et la latitude. Et voilà que vous avez la surprise d'apercevoir des champs de blé tout aussi savamment cultivés, tout aussi beaux, tout aussi riches que ceux qui ont éveillé votre admiration en Angleterre et non pas ça et là seulement quelques petites pièces grandes comme des planches de jardin, mais de vastes étendues de moissons mouvantes, couvrant ces plaines sans fin. Alors quoi ? Si vous poursuivez votre observation en descendant de votre voiture pour entrer dans les fermes, riches et propres, vous trouvez ce qui manque de plus en plus en Angleterre et fait la puissance de la France, c'est-à-dire une population agricole vivant de la terre sans être obligée comme l'Anglo-Saxon d'abandonner le village où il meurt de faim, pour aller chercher dans les villes le travail de l'industrie qui le tue. Voyez ce que l'industrie fait de ce paysan devenu citadin de Manchester où il est si complètement dévoré par le machinisme qu'à la troisième génération il ne se reproduit plus, et qu'en assistant à une fête scolaire à la Belle-Vue - la Belle-Vue à Manchester ! - sur des centaines d'enfants vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait une ou plusieurs des tares-dégénérés. Quand on nous donne l'Anglo-Saxon en

exemple, il ne faudrait cependant pas oublier que la politique anglaise, dirigée par l'inexorable nécessité de faire tourner les broches et battre les métiers du Lancashire, arrive à ce résultat, que comme le dieu de la Fable, l'Angleterre pour vivre dévore ses enfants.

Si l'agriculture anglaise n'est pas sans rivales, l'esprit commercial français est-il aussi bas qu'on le dit ? Certes, les colton-lords sont de formidables commerçants, et il serait curieux de suivre les moyens qu'ils emploient dans la bataille de l'industrie. Mais ne le serait-il pas aussi de voir comment les Français qu'on croit volontiers, en les étudiant d'après les livres plutôt que d'après les hommes, dénués du génie des affaires, arrivent à édifier leur fortune et celle d'une ville, comme Roubaix par exemple, et quelles belles qualités de force, d'ingéniosité, de hardiesse, de persévérance il leur faut pour soutenir la lutte dans les conditions économiques où leur pays se trouve placé ?

Car c'est ce point qu'on laisse toujours de côté - le milieu économique - lorsqu'on traite ces questions. À quel prix peut produire un étranger, Belge, Anglais, Allemand ? à quel prix un Français ? Ainsi, qu'on prenne l'industrie du verre à vitres, qui pour la France s'est concentrée à Aniche, et l'on voit que les prix français sont supérieurs aux prix belges. Mais cela constaté, il faut comparer les charges des uns et des autres, ce qui est toute une histoire économique et sociale à faire. Et alors, on doit remarquer qu'il y a à Aniche des ouvriers qui gagnent jusqu'à douze cents francs (1,200 francs) par mois pour huit heures de travail par jour. Allez leur faire une visite et quand vous verrez devant leur four ces gaillards à demi nus, vigoureux, souples, d'une adresse étourdissante à manier vivement et avec douceur cette matière fragile qu'est le verre, beaux de la beauté saine qu'ont généralement les ouvriers du feu, qui se contentent de leur bière sans boire d'alcool, vous vous direz que l'individu doit compter aussi dans l'industrie d'un pays, et que la race française peut être fière de ceux-là.

Faut-il rapprocher Le Creusot d'Essen, Saint-Etienne de Crefeld ? Des leçons en sortiraient à l'honneur de notre sentiment national. Ces quelques exemples suffisent comme indication. Encore, un cependant avant de finir. Les Allemands sont des maîtres pour tout ce qui touche à la chimie ; il semble donc que ce serait à eux que devraient s'adresser les fabricants de la Lombardie lorsqu'ils ont des soies à teindre, et pourtant c'est aux Lyonnais qu'est donné un travail dont la perfection permet aux Italiens de lutter contre les soies françaises.

C'est assez pour la pratique ; passons en suivant votre questionnaire, aux Mœurs et idées courantes.

Le mariage est-il en défaveur ?

Où le serait-il ? A Paris ? En province ? Plus que jamais Paris est l'auberge du monde, la ville d'eaux, où de tous les points de l'univers on vient pour mener la vie de plaisir ; et cette réunion à laquelle se joignent des éléments parisiens forme un ensemble qui s'est créé des mœurs originales autant que spéciales. Parler de la France d'après ce Paris, c'est parler de la Savoie d'après Aix, de la Normandie d'après Trouville, de la Provence d'après Monaco. Il est vrai que le roman, pour forcer la curiosité, a donné à la peinture de ce monde l'étiquette des « Mœurs parisiennes » ; mais c'est là une réclame de librairie démodée qui ne trompe plus personne. Que dans ce milieu le mariage ne soit pas en faveur, cela s'explique. Pas pressés les

fêtards, surtout les fêtards, de rechercher les jeunes filles qui voient avant tout dans le mariage la fête à faire, avec le tam-tam d'une publicité que poursuivaient seules les étoiles du demi-monde il y a quelques années. Combien sont-elles dans Paris ces mondaines dévoyées ? Combien sont-ils ceux qui le jour ou le lendemain de leur mariage retournent à leur Bobette ? Si vous êtes bien Parisien, vous en nommerez un. Voilà la drôlerie, celui qui a servi de modèle à ce nouveau jeu n'est pas de race française. Mais en province, dans celles au moins où j'ai des relations, les jeunes filles trouvent à se marier, les garçons aussi ; il n'y a pas plus de vieilles filles aujourd'hui qu'il n'y en avait il y a trente ans ; et cependant, le 30/0 a remplacé le 5.

L'instruction et l'éducation données aux enfants sont-elles en progrès ?

Si peu disposé qu'on soit à reconnaître que la République a pu produire quelque chose de bon, il est impossible de n'être pas frappé des efforts qu'elle a faits de ce côté depuis vingt-cinq ans, et des résultats qu'elle a obtenus à coups de millions. Si vous parcourez les villages des départements les plus pauvres, quelle est la maison la mieux construite et la plus propre ? L'école. Si d'une éminence vous regardez une plaine, et si vous apercevez çà et là dans le feuillage des toits élevés et brillants, ce sont ceux des écoles du hameau qui sont allées trouver les enfants et se mettre à leur porte pour abréger à leurs petites jambes les longs chemins dans les boues ou les neiges de l'hiver. Vous n'êtes plus jeunes : comparez les lettres de vos fournisseurs à celles que vous receviez il y a trente ans, et voyez la différence non seulement pour l'écriture, mais encore pour l'orthographe, surtout la manière d'exprimer les idées. Alors vous pourrez mesurer le chemin parcouru. Sans doute ce chemin conduit plus d'un de ceux et de celles qui l'ont suivi à l'impasse des déclassés, mais à qui la faute ? à l'inexorable loi de l'offre et de la demande, ou à l'instruction ? D'un autre côté interrogez les éditeurs et comparez le chiffre des livres qu'ils vendent, malgré le cyclisme, au chiffre de ceux qu'ils publiaient il y a trente ans ; comparez aussi la qualité de ces livres à celle dont le lecteur primitif se contentait. Voilà pour les choses d'en bas ; mais si vous vous élevez, ce n'est plus, il est vrai, la marche en avant que vous constatez. Comme en un pareil sujet il ne convient pas de procéder par sèches affirmations, voici un fait qui me semble caractéristique. C'était un déjeuner dans une capitale étrangère, où je me trouvais placé à côté de la femme d'un des secrétaires de l'ambassade de France : vingt ans, la beauté, la grâce, l'élégance, la fortune, le nom. Des hommes brillants qui se trouvaient assis à cette table maintinrent la conversation, sans la laisser tomber dans des niaiseries mondaines. Ma voisine souriait intéressée, mais ne parlait point. À un moment donné elle se pencha vers moi :

Comme je dois vous paraître nulle, me dit-elle, mais je ne sais rien, je n'ai rien vu, rien lu, je sors du couvent.

Sans le nommer, disons que c'est le plus à la mode ; plusieurs se reconnaîtront. Il serait bon que les femmes qui sont à la tête de la société française fissent, effort pour ne point se laisser rattraper et maintenir leur rang.

Croît-on au goût colonisateur des Français ?

Si on s'efforçait d'y croire, la foi qu'on tâchait de se donner vient de recevoir un terrible coup de la guerre qui finit. À voir ce qu'il en coûte pour défendre une colonie qui plaît à un voisin... et ne pas la garder, on se dit qu'il faut

être bien sûr de sa force pour courir les aventures auxquelles des colonies nombreuses peuvent exposer un jour un pays qui n'est pas maître de la mer.
Les idées religieuses sont-elles en progrès ou en péril ?

Incontestablement en progrès dans les classes dirigeantes où la mode se trouve d'accord avec le sentiment. Et il serait extraordinaire qu'il n'en fût pas ainsi quand on se rend compte des efforts du clergé, et surtout de l'habileté de la direction à laquelle il obéit. Encore ces progrès seraient-ils plus complets si la soumission à cette direction était générale et si de temps en temps des imprudences de la part d'esprits pressés n'arrêtaient pas ceux qui se laissaient entraîner inconsciemment sans voir le but où on les conduisait. C'est surtout chez le paysan que les écarts du clergé dans la politique arrêtent ces progrès : à la moindre crainte d'avoir le « gouvernement des curés » il entre en révolution. Puisque nous sommes arrivés à la-politique, on peut en ces temps de vacances parlementaires n'en dire qu'un mot. Si la France s'est détachée de la Monarchie, la faute en est aux monarchistes, chefs comme soldats. Si elle se fatigue de la République, la faute en est aux politiciens républicains qui font trop facilement faillite. De cette situation résulte une masse flottante, qui reste dans le mécontentement ou l'indifférence, n'ayant plus d'espoir, quand elle en a, que dans un homme. Le jour où il surgira, la porte des aventures sera ouverte. Il y a quelques mois ce danger était latent. La campagne entreprise, avec l'aide de l'étranger, contre l'armée le rend plus imminent, en jetant même les sages et les prudents dans le militarisme, qui est la représentation la plus complète de la patrie.

En suivant votre programme, on arrive donc toujours, de quelque côté qu'on vienne : agriculture, industrie, mœurs, à la même conclusion.

On y arrive encore pour l'art et la littérature. Qu'on ait le souci de ce qui se passe à l'étranger dans les arts et dans les lettres, c'est bien, mais à cette condition cependant que ce soit comme instruction. Si c'est comme inspiration, on fait fausse route. Et encore faut-il que ce que produit l'étranger s'impose par quelque qualité originale, une note nouvelle dans l'évolution artistique. Que nous ayons tourné les yeux vers les *astres* qui au commencement de ce siècle ont brillé à l'horizon étranger, rien de plus légitime, c'étaient Beethoven, Rossini, Goethe, Turner, Dickens. Mais pour les nébuleux qu'on veut nous montrer en cette fin de siècle, ce n'est vraiment pas la peine de passer la frontière. Attendons. Laissons-les admirer par ceux qui ne peuvent subir que des supériorités lointaines.

Être de son pays. En réalité on ne vit, on ne compte qu'à cette condition ; les 'plus grands sont ceux dont l'empreinte nationale est la plus profondément marquée. Qui est plus Anglais que Shakespeare ? plus Français que Rabelais, La Fontaine, Molière ? Si Goethe n'avait pas visé l'universel, il semblé bien que l'Allemagne le placerait avant Schiller. Ce qui est vrai de l'artiste l'est aussi des peuples qui plus ils sont eux plus ils ont foi en eux, plus ils ont la conscience de leur valeur plus ils sont forts. Que ne doit pas la vieille Angleterre à son orgueil national ! quelles grandes choses ne lui a-t-il pas fait faire, ne lui fait-il pas tous les jours accomplir ! Et la jeune Allemagne ? Et la très jeune Amérique, que ne va-t-elle pas maintenant nous montrer d'extraordinaire !

Et c'est quand on admire l'orgueil national des autres qu'on voudrait l'amoindrir chez nous !

Sans doute les peuples dont le sentiment national est exalté ne sont pas aimables.

Mais un peuple doit-il être aimable ? Ce qu'il y gagne, c'est de se faire envier, ou dédaigner, en attendant qu'on le dévore : c'est la force qu'on respecte. En allant chercher des leçons chez nos rivaux, commençons par prendre celle-là. Après, on verra pour les autres. Hector Malot.

10 août 98

Nombre de points font écho à des préoccupations qu'il a eu l'occasion d'exposer dans ses articles à *L'Opinion nationale* comme dans ses romans. C'est aussi l'occasion pour lui de nuancer certaines opinions : s'il n'a jamais manqué de souligner la force de l'industrie et de l'agriculture anglaises, il vante maintenant le modèle français de la propriété individuelle qui n'oblige pas les agriculteurs à se vendre à la grande industrie. Propos qui font écho à son article sur *L'Ouvrière* de Jules Simon, paru bien des années plus tôt. Ce modèle français, il l'a observé dans le Cambrésis lorsqu'il se rendait à Cambrai où son gendre était en garnison. Il est donc toujours lui aussi un reporter.

Autre sujet qui l'a toujours préoccupé, l'instruction. On doit reconnaître les efforts qu'a faits la République depuis vingt-cinq ans, et les résultats qu'elle a obtenus à coups de millions. Dans les villages des départements les plus pauvres, la maison la mieux construite et la plus propre, c'est l'école. On peut penser par contraste à l'évocation qu'il en faisait au début de *Sans famille*. Ce qui ne l'empêche pas de se montrer sévère à l'égard des hommes politiques qui discréditent l'idée de république.

Le lendemain, de ce propos ambitieux Gustave de Lafreté, journaliste et coureur cycliste amateur, ne retiendra plaisamment que la question des femmes et de la bicyclette. Évoquant l'enquête de Jules Huret dans un article intitulé « La bicyclette et le livre » (*la Presse*, 30 septembre 1898), il note que Malot, « mieux documenté que M. Georges Ohnet », ne pense pas que la dépravation soit plus grande aujourd'hui qu'hier et « il n'accuse pas la bicyclette d'avoir donné à nos mères, nos sœurs ou nos femmes des 'habitudes de filles' ». D'autre part, la bicyclette n'a nullement nui à la lecture : Interrogez, dit-il, les éditeurs et comparez le chiffre des livres qu'ils vendent, *malgré le cyclisme*, au chiffre de ceux qu'ils publiaient il y a trente ans ; comparez aussi la qualité de ces livres à celle dont le lecteur primitif se contentait ! Or, M. Hector Malot est absolument dans le vrai. Nous interrogeâmes – il y a peu de temps – plusieurs grands éditeurs, et ils furent unanimes à déclarer que, contrairement à l'opinion accréditée, la bicyclette n'avait nullement nui à la lecture, et, par conséquent, à la librairie, car il se débite plus de livres que jamais ! Peut-être la pratique des nouveaux modes de locomotion a-t-elle fait préférer les publications de voyages et de science aux romans genre Ohnet ? Mais, franchement, personne ne songera à voir cette évolution du goût un péril national, bien au contraire ! »

